

Les premières descriptions du Canada par le jésuite Pierre Biard. Du témoignage oculaire à sa réécriture

The first descriptions of Canada by the Jesuit priest Pierre Biard. From eyewitness account to rewriting

Haijo Westra

Numéro 99, été 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1015110ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1015110ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Tangence

ISSN

1189-4563 (imprimé)

1710-0305 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Westra, H. (2012). Les premières descriptions du Canada par le jésuite Pierre Biard. Du témoignage oculaire à sa réécriture. *Tangence*, (99), 9–17.
<https://doi.org/10.7202/1015110ar>

Résumé de l'article

C'est un fait peu connu que, bien avant leur établissement en Nouvelle-France en 1625, les Jésuites avaient inauguré, dès 1611, une première mission en Acadie. En ce sens, parce que la mission acadienne représente la première rencontre des Jésuites avec les peuples autochtones du Canada, elle mérite plus d'intérêt qu'elle n'en a reçu à ce jour. Cet article entend examiner, en les comparant, trois textes en lien avec cette mission. Cette comparaison nous permettra d'observer des différences sémantiques, stylistiques et idéologiques importantes entre les récits, datés de 1612 et 1616, qui sont du père Biard et celui, daté de 1618, qu'on lui attribue et qui pourrait bien être de la main de Philibert Monet, rédacteur à Rome.

Les premières descriptions du Canada par le jésuite Pierre Biard. Du témoignage oculaire à sa réécriture

Haijo Westra,
Université de Calgary

C'est un fait peu connu que, bien avant leur établissement en Nouvelle-France en 1625, les Jésuites avaient inauguré, dès 1611, une première mission en Acadie. En ce sens, parce que la mission acadienne représente la première rencontre des Jésuites avec les peuples autochtones du Canada, elle mérite plus d'intérêt qu'elle n'en a reçu à ce jour. Cet article entend examiner, en les comparant, trois textes en lien avec cette mission. Cette comparaison nous permettra d'observer des différences sémantiques, stylistiques et idéologiques importantes entre les récits, datés de 1612 et 1616, qui sont du père Biard et celui, daté de 1618, qu'on lui attribue et qui pourrait bien être de la main de Philibert Monet, rédacteur à Rome.

Introduction

C'est un fait peu connu que, bien avant leur établissement en Nouvelle-France en 1625, les Jésuites avaient inauguré, dès 1611, une première mission en Acadie¹. Pour cette raison et, parce que la mission acadienne représente la première rencontre des Jésuites avec le Canada et ses peuples autochtones, elle mérite plus d'intérêt qu'elle n'en a reçu à ce jour. Il existe sur cette mission trois rapports principaux datés de 1612, 1616 et 1618. Les deux premiers sont incontestablement rédigés par le père Pierre Biard, missionnaire et témoin oculaire². Il s'agit du texte latin de 1612, c'est-

-
1. Voir Guy Lafèche, *Bibliographie littéraire de la Nouvelle-France*, Laval, Singulier, 2000, p. 54-55.
 2. En ce qui concerne la carrière du père Pierre Biard, voir les « Notices biographiques » dans *Monumenta Novae Franciae*, éd. Lucien Campeau, Rome/Québec,

à-dire la lettre du 31 janvier envoyée de Port-Royal en Acadie au Général à Rome³, et de la *Relation de la Nouvelle-France* publiée en 1616⁴. Le troisième récit, celui de 1618, rédigé en latin sous forme de lettre, est anonyme et sans date⁵. Bien qu'on l'ait également attribué au père Biard, la chose paraît douteuse : l'attitude de ce « pseudo-Biard » envers les autochtones paraît trop différente de celle du vrai Biard. Je propose donc de comparer ici ces trois textes du point de vue de l'attitude qu'affiche l'auteur envers les peuples autochtones et quant à la description de leurs mœurs. Cette comparaison nous permettra de constater des différences sémantiques, stylistiques et ethnographiques importantes qui nous mèneront à proposer une attribution plus précise pour le troisième texte.

Pierre Biard et les autochtones

Considérons d'abord l'attitude de Biard vis-à-vis des autochtones dans son récit de 1612. Dans ce texte, le témoin jésuite utilise une grande variété d'expressions pour désigner les autochtones. Mentionnons, parmi les plus fréquentes : *populi* (peuples), *gens* (tribu, peuple), *natio* (nation), *gentiles* (non croyants), puis *indigenae* (indigènes), *incolae* (habitants), *sylvatici* (hommes des forêts), ou encore le mot poétique classique, car métrique, *sylvicolae*

Monumenta Historica Soc. Jesu/Presses de l'Université Laval, 1967, vol. 1 (*La première mission d'Acadie [1602-1616]*), p. 662-663, ainsi que p. 223*-255*. Désormais les références à cet ouvrage seront indiquées par le sigle *MNF* 1, suivi de la page, et placées entre parenthèses dans le corps du texte.

3. « Le P. Pierre Biard au P. Claude Aquaviva, Gen., Port-Royal, 31 janvier 1612 — à Rome », doc. 77, dans *MNF* 1, p. 223-225.
4. Les références à cette *Relation* sont citées d'après *The Jesuit Relations and Allied Documents. Travels and Explorations of the Jesuit Missionaries in New France, 1610-1791. The original French, Latin and Italian texts, with English translations and notes*, éd. Reuben Gold Thwaites et Arthur Edward Jones, Cleveland, Burrows Bros. Co., 1896-1901, 73 vol., vol. 3 (*Acadia [1611-1616]*), p. 21-301 et vol. 4 (*Acadia and Quebec [1616-1629]*), p. 7-165. Désormais les références à ces ouvrages seront indiquées par le sigle *JR*, suivi du volume et de la page, et placées entre parenthèses dans le corps du texte.
5. « *In Novam Franciam, seu Canadam, Missio, 1618* », doc. 4, dans *Monumenta Novae Franciae*, éd. Lucien Campeau, Rome/Québec, Monumenta Historica Soc. Jesu/Presses de l'Université Laval, 1979, vol. 2 (*Établissement à Québec [1616-1634]*), p. 6-38 ; voir en particulier p. 6-7 pour la question de l'identité de l'auteur de ce document. Désormais les références à cet ouvrage seront indiquées par le sigle *MNF* 2, suivi de la page, et placées entre parenthèses dans le corps du texte.

(habitants des forêts⁶), et, enfin, le terme plus péjoratif et rare, *barbarus*, qu'on rencontre trois fois seulement (*MNF* 1, p. 211, p. 212 et p. 223)⁷. Il en est de même dans la *Relation* de 1616, où l'expression « barbares » est précédée par le mot « pauvres » (*JR* 3, p. 74; voir aussi p. 72 et p. 73). Dans les deux premiers récits, Biard est, en effet, plutôt positif à l'égard des indigènes. La seule exception se présente dans un autre document, une lettre de Biard au père Christophe Balthazar, Provincial de France, datée du 10 juin 1611 (*MNF* 1, p. 123-151, et surtout p. 145-148), écrite peu de temps après son arrivée à Port-Royal en Acadie le 22 mai 1611. On peut supposer que le jugement critique qui est posé traduit alors une première impression ou les opinions des Français déjà sur place. Dans le récit de 1612, six mois plus tard, Biard se fera davantage « observateur participant » parmi les autochtones : « nos cum ipsis vagamur, venamur, vivimus, sine armis, sine metu et, quod ad huc apparuerit, sine periculo » (nous vagabondons, allons à la chasse, et vivons avec eux sans armes, sans peur, et autant qu'il apparaît jusqu'à maintenant, sans danger; *MNF* 1, p. 211⁸.)

Et, dans une rare phrase poétique, voire unique dans ses notes d'anthropologue, il désigne les autochtones, si tolérants au froid, en ces termes : « hi ipsi Borea, ut sic dicam, et Chrystallo nati » (ceux-ci, pour ainsi dire, nés du vent du Nord et de la glace; *MNF* 1, p. 211). La restriction, « ut sic dicam » (pour ainsi dire), paraît excuser l'envolée d'une imagination que l'on pourrait croire inspirée par les réminiscences de la mythologie grecque ou latine, tout comme Cicéron s'excusait auprès du lecteur de quelque usage métaphorique. Remarquons, en effet, que le mot *crystallum*, d'usage peu fréquent en latin, est dérivé du grec *krustallos*, employé par Hérodote⁹ pour désigner la glace au pays des Scythes, peuple nordique et nomade comparable aux autochtones canadiens, et sujet favori de l'ethnographie grecque. L'ethnographie romaine de

6. À ce propos, on peut consulter John A. Gallucci, « Latin terms and periphrases for native Americans in the Jesuit Relations », dans Yasmin Haskell et Juanita Feros Ruys (dir.), *Latinity and Alterity in the Early Modern Period*, Tempe (Arizona), Medieval and Renaissance Texts and Studies, Arizona Center for Medieval and Renaissance Studies, 2010, p. 259-272.

7. Biard se sert du mot *barbari* pour désigner des peuples auxquels manquent les acquis européens, ainsi que dans le sens de non croyants, et dans l'expression *ut barbarum*, « selon la coutume barbare ».

8. Sauf mention contraire, toutes les traductions sont de moi.

9. Hérodote, *Histoires*, texte établi et traduit par Philippe-Ernest Legrand, Paris, Les Belles Lettres, 1960, livre v, ch. 28, p. 64.

l'Autre nordique, quant à elle, se concentre plutôt sur les peuples germaniques, surtout à travers la lecture de la *Germania* de Tacite. Et tout comme Tacite — auteur qu'il a dû étudier et enseigner au collègue —, Biard admire certaines mœurs des autochtones, tout en en critiquant d'autres. De temps en temps, il fait même des comparaisons entre autochtones et Européens, qui se concluent en faveur des « Canadiens ». Selon le récit de 1612, par exemple, les Micmacs avaient toujours été très généreux, jusqu'à ce qu'ils aient appris la coutume de ne pas donner aux autres (*reliquos*) imitant en cela l'exemple des Français (*MNF* 1, p. 213). Ce genre de comparaison, implicite ou explicite, se retrouve fréquemment dans la *Relation* de 1616 (*JR* 3, p. 83, p. 85, p. 92, p. 108, p. 130 et p. 134)¹⁰. Biard note encore l'absence de hâte et de « stress » parmi les autochtones en ces termes : « bien divers de nous qui ne sçaurions jamais rien faire sans presse et oppresse ; oppresse di je, parce que nostre désir nous tyrannise et bannit la paix de nos actions » (*JR* 3, p. 84 ; voir aussi p. 93 et p. 130).

Tout comme dans la *Germania*, le cadre comparatif permet de montrer la supériorité de l'Autre. On trouve également une forme de relativisme culturel chez Biard qui remet en question certains critères supposément absolus des Européens, relativisme qui s'exprime parfois à travers les autochtones eux-mêmes, et dans leur propre langue : « *Atoti Chabaya*, c'est, disent-ils, la façon de faire des sauvages. Vous usez de la votre, nous de la nostre » (*JR* 3, p. 124)¹¹.

Le pseudo-Biard et les autochtones

Tandis que Biard est plutôt positif ou, à la limite, ambivalent¹² à l'égard des autochtones, la disposition de l'auteur du récit de 1618 est fort différente. On trouve dans ce dernier texte moins de variations dans le vocabulaire désignant les autochtones (*gens*, *populus*, *nationes* et, une fois seulement, *incolae* et *indigenae*), le mot favori

10. Voir aussi la « Table des Choses Plus Remarquables » de cette *Relation* dans *JR* 4, p. 126-132.

11. Selon Bruce Trigger, il ne faut pas surestimer le relativisme culturel des Jésuites au Canada (voir : *The Children of Aataensic. A History of the Huron People to 1660*, Montréal/Kingston, McGill/Queen's University Press, 1987, p. 469-470.)

12. Sur ce point, on peut consulter Haijo Westra et Milo Nikolic, avec Alison Mercer, « The Sources of the Earliest Latin Descriptions of Canada and First Nations by the Jesuits », *Fons luminis*, n° 1, 2009, p. 61-82, et surtout p. 67-73.

étant *barbarus*, dont même le superlatif *barbarissimus* (*MNF* 2, p. 36, ligne 973) est utilisé, pour un total étonnant de 33 occurrences. En outre, la critique des autochtones devient ici déshumanisante et totalisante : « ad omne opus ignaris, stupidis ad artes [...] in summa, belluinis paene hominibus constat ea natio » (ignorants de tout ouvrage, stupides aux arts [...] en somme, cette nation consiste en hommes presque bestiaux ; *MNF* 2, p. 9, ligne 37)¹³. Cette comparaison avec les bêtes brutes est impensable dans les écrits authentiques de Biard, même quand il veut se montrer méprisante. Elle se retrouve, certes, dans l'« Introduction » de son récit de 1612, mais cette partie du texte, comme Campeau l'a montré (*MNF* 1, p. 204), a été écrite par un scribe jésuite en Europe : « in Nova Francia, ubi incolae agrestium paene belluarum more vivunt » (en Nouvelle-France, où les habitants vivent à peu près de la façon des bêtes des champs ; *MNF* 1, p. 204). Même lorsqu'il exprime des réserves, Biard est plus positif. Quand le pseudo-Biard mentionne que les autochtones étaient « vix ulla Numinis cogitatione aut salutis cura informati[s] » (à peu près instruits d'aucune réflexion de l'Être suprême ni du salut ; *MNF* 2, p. 9, lignes 36-37), Biard écrit : « Dei quidem unius supremi tenuem quandam habent cognitionem » (ils possèdent, toutefois, une certaine connaissance faible du Dieu unique ; *MNF* 1, p. 213, ligne 177), et il leur attribue une vive intelligence (*JR* 3, p. 72). On note également une tendance à la généralisation méprisante chez le pseudo-Biard : pour lui, tous les autochtones sont les mêmes (barbares), tandis que Biard, s'appuyant sur sa propre expérience, fait des distinctions entre les différents groupes des Micmacs et décrit leurs vertus spécifiques, surtout la fidélité, tout en faisant aussi référence à la pitié, à la charité, à la libéralité et aux remords des autochtones envers les Français (*JR* 4, p. 127-129). Si, d'une part, on constate un aspect mélioratif dans les écrits du missionnaire, l'écart est considérable avec les termes dépréciatifs qui, d'autre part, émaillent la version de 1618 : il s'agit de la différence fondamentale entre le témoignage précis et nuancé d'un observateur sympathique et sa réécriture par un écrivain européen saisi d'un préjugé vis-à-vis d'un peuple lointain qu'il n'a jamais vu, reformulant délibérément le contenu des informations à sa disposition d'une façon plus négative. De surcroît, comme l'a remarqué Campeau, ce rédacteur raccourcit et simplifie ses données (*MNF* 2, p. 7)¹⁴.

13. Voir aussi p. 19, ligne 343 (*beluinum morem*) et p. 35, ligne 950 (*belluini prorsus ingenii*).

14. Voir, par exemple, la compression dans la ligne 33 de la p. 9.

Critères stylistiques et linguistiques

D'autres signes encore portent-ils à croire qu'il s'agit d'un auteur différent? Si le style c'est l'homme, il y en a alors beaucoup. Observons, dans un premier temps, que nous n'avons rencontré qu'une seule phrase dont la tournure était métaphorique dans le récit de 1612, phrase comparant les autochtones aux fils de *Boréas*, le vent du nord, et *Crystallus*, la glace. Pour le reste, ce récit est plutôt prosaïque dans la description factuelle du Nouveau Monde, sauf pour les passages bibliques et leur application homilétique à la mission religieuse et ses défis. Par contre, dans le récit de 1618, la description de la fécondité des terres canadiennes est d'un style plutôt précieux: « summam quoque glebam ubertate multa pinguem tota planitie camporum hilariter herbescens terrae viriditas ostendit » (la verdure de la terre, poussant joyeusement l'herbe, démontre également la glèbe à la surface qui est d'une grasse fécondité dans toute la plaine des prairies; *MNF* 2, p. 9, lignes 30-32).

Gleba, ou *glæba*, est un substantif poétique très fréquent dans les trois premières *Géorgiques* de Virgile, de même que l'adjectif *pinguis* et le substantif *campus*¹⁵; alors que l'expression *planities camporum* se rencontre plutôt chez Pline¹⁶ et la *viriditas herbescens* de la terre chez Cicéron¹⁷. L'adverbe *hilariter*, employé au lieu de la forme classique *hilare*, est plutôt tardif: il se retrouve dans la *Vulgate*¹⁸. La combinaison de *hi-la-ri-ter* (toutes des syllabes courtes) avec *her-bes-cens* (toutes longues) donne un effet sonore raffiné. Le style évoque un paysage classique idéalisé plutôt que les terres de l'Acadie observées *in situ*. Bien sûr, Biard, à son tour, est capable d'évoquer la fécondité des terres et leur potentiel pour l'agriculture, mais il n'utilise pas ce vocabulaire recherché. Le vocabulaire latin du pseudo-Biard est beaucoup plus large que celui de Biard, écrivant certainement dans sa cabane à Port-Royal. Le lecteur est par ailleurs frappé par quelques néologismes canadiens que l'on ne retrouve pas chez Biard, comme les adjectifs *canadicum*

-
15. Voir Virgile, *Géorgiques*, texte établi et commenté par R.A.B. Mynors, Oxford, Clarendon Press, 1990, livre I, v. 80 et livre III, v. 161, p. xxi et lix.
 16. Pline, *Histoire naturelle*, livre 2, section 160: dans C. *Plinii Secundi Naturalis Historiae*, éd. Carolus Mayhoff, Stuttgart, Teubner, 1906, libri I-VI, vol. 1, p. 187.
 17. À propos des plaisirs de l'agriculture, voir *Cicero in twenty-eight volumes*, trad. William Armistead Falconer, Londres/Cambridge (Massachusetts), Heinemann/Harvard University Press, 1971, vol. xx (*De senectute*, *De amicitia*, *De divinatione*), chap. 51, p. 62-63.
 18. *Biblia Sacra Iuxta Vulgatam Versionem*, Stuttgart, Deutsche Bibelgesellschaft, 1994, vol. 17, chap. 6, p. 1009.

(*MNF* 2, p. 20, ligne 397) et *canadiensis* (*MNF* 2, p. 23, ligne 503), les noms propres *Canadii* (*MNF* 2, p. 35, ligne 963) et *Canadia* (*MNF* 2, p. 29, ligne 708), ainsi que par d'autres divergences¹⁹. Quant à la syntaxe du latin, le père Biard se limite à deux ou trois propositions subordonnées (sauf pour l'« Introduction »), tandis que le rédacteur du récit de 1618 en utilise le double dans une seule période (*MNF* 2, p. 17, lignes 273-280). En général, le style du pseudo-Biard est plus précieux et l'ordre des mots, plus artificiel.

De retour en France, après le désastre de la première mission au Canada, il est concevable que Biard ait pu modifier ses idées par rapport aux autochtones, mais cela est peu probable, parce que l'échec de la mission acadienne était dû à l'agression des Anglais et non au comportement des Micmacs. Qui plus est, il avait été bien traité par les autochtones, tandis qu'il avait beaucoup souffert aux mains des Européens: capturé par les Anglais de Virginie, il avait échappé de peu au gibet; arrivé comme prisonnier en Angleterre, il avait failli subir le même traitement; enfin, de retour en France, il avait été accusé de trahison par un de ses compatriotes²⁰. En fait, comme nous l'avons déjà mentionné, son attitude envers les Micmacs s'était plutôt améliorée au fur et à mesure qu'il avait appris à les connaître en vivant parmi eux. Il est encore moins probable qu'il ait à ce point changé de style, de vocabulaire et de syntaxe. Même les formes grammaticales sont touchées: l'auteur du récit de 1618 favorise le gérondif, parfois trois ou quatre fois par page, construction plutôt rare chez Biard²¹.

Le critère géographique

Outre les facteurs rattachés à l'ethnographie et au style, d'autres indices pourraient-ils être convoqués pour trancher la question de

-
19. Ainsi, nous retrouvons chez le rédacteur de 1618, à la p. 30, ligne 744, le nom propre *calviniani* (Calvinistes), tandis que Biard parle des *haeretici* (*MNF* 1, p. 118, lignes 10, 13 et 24; voir aussi p. 120, lignes 55 et 59) ou des *Calvini coniuratos* (*MNF* 1, p. 118, ligne 28; voir aussi p. 119, ligne 41); ou des *calvinistarum* (*MNF* 1, p. 119, ligne 44).
 20. Pour un résumé de ces événements, voir Lucien Campeau, « Biard, Pierre », dans *Dictionnaire biographique du Canada*, URL : http://www.biographi.ca/009004-119.01-f.php?&tid_nbr=61; pour les accusations portées contre Biard, voir aussi *MNF* 1, p. 320-406.
 21. Toutefois, le père Biard avait écrit une *Apologie* (vers 1620) contre l'accusation de trahison, mais elle a été rejetée par les censeurs qui trouvaient le *modus* (langage/expression) de ce texte trop outré, trop véhément, son vocabulaire inusité et obsolète (*MNF* 2, p. 46-47). Le manuscrit n'existe plus, on n'a donc plus de moyens de vérifier ce jugement.

l'attribution du troisième texte d'une façon définitive? Je crois en avoir trouvé un dans la géographie fautive du pseudo-Biard, qui situe la ville de Québec *in australi ripa amnis* (MNF 2, p. 13, lignes 148-149), soit «sur la rive *sud* du fleuve»! Selon Campeau, Biard «a été trompé par la carte de Champlain, faite en 1612. Le graveur y avait inscrit le nom de Québec sur la rive sud du fleuve. Mais le drapeau indiquant l'endroit précis se trouvait sur la rive nord» (MNF 2, p. 13). Or, il est peu probable que Biard, qui s'intéressait à la topographie, ait fait une telle erreur. Certes, il n'avait jamais visité Québec, mais étant donné son expérience acadienne et son contact avec les gens qui connaissaient le pays, il est quasiment sûr qu'il ne se serait pas trompé sur un fait aussi simple et essentiel. Dès lors, il est permis de croire que l'auteur fût européen, sans connaissance des lieux et sans contact avec des témoins oculaires, et que, pour situer ce lieu, il ait utilisé de manière non critique la carte de Champlain²² comme unique source d'information.

Conclusion

Qui a donc effectué cette rédaction de la matière biardienne? Comme l'a suggéré Campeau²³, il semble que ce rédacteur ait pu être Philibert Monet, l'éditeur des *Litterae Annuae*, la revue jésuite des missions dans laquelle le récit de 1618 a été publié à Rome. Cependant il me paraît très clair qu'il ne s'agit pas seulement d'une adaptation de cette matière aux exigences des censeurs, comme l'a proposé Campeau. J'y vois plutôt la réappropriation et la réécriture des expériences relatées par Biard par un «habile latiniste²⁴» épris du stéréotype du barbare. Cette interprétation est corroborée par un autre texte, de nature lexicographique cette fois, publié par Philibert Monet. Dans son *Abrégé du parallèle des langues françoise et latine*²⁵ de 1635, Monet donne la définition suivante de «peuple

22. Reproduite maintes fois, cette fameuse carte est à consulter dans Raymonde Litalien et Denis Vaugeois (dir.), *Champlain. La naissance de l'Amérique française*, Québec/Paris, Septentrion/Nouveau Monde, 2004, p. 314-315.

23. Pour la question de l'identité de l'auteur, voir MNF 2, p. 7.

24. Et, en effet, un rédacteur moins habile aurait sans doute commis plus d'erreurs contextuelles, une opinion que je partage avec Campeau (MNF 2, p. 7).

25. Philibert Monet, *Abrégé du parallèle des langues françoise et latine*, Genève, Estienne Gamonet, 1635, p. 103. Dans le même contexte, Monet donne la définition linguistique suivante: «Barbare, usant de langage corrompu, non recevable», signification qui remonte à l'usage de *barbarophonos* dans l'*Illiade* (voir Homère, *L'Illiade*, éd. Paul Mazon, Paris, Les Belles Lettres, 1967, t. 1 (*Chants I-VI*), livre II, ligne 867, p. 65).

barbare » en latin : « *Barbarus populus. Incultis moribus gens* » (peuple de mœurs incultes). « *Rudis et incultae vitae natio* » (nation qui mène une vie rude et inculte). Le même auteur explicite la définition du mot français « barbare », à l'aide de quelques synonymes latins : « *Barbare* : sauvage et inhumain, *Ferus* (sauvage), *inhumanus* [...] (inhumain), *Inmitis* (féroce) ».

En fait, pour Monet, être « barbare » implique une absence de culture et d'humanité. Cette définition constitue une réduction sémantique du mot à son sens péjoratif ainsi qu'une simplification radicale du concept antique²⁶. Il est possible que cette conception de la barbarie soit liée à la déshumanisation de l'Autre consécutive des guerres de Religion. Le Biard qui vivait au Canada parmi les Micmacs de 1611 à 1613 a largement échappé à ce phénomène, ce dont témoigne son récit nuancé et humaniste fondé sur sa propre expérience²⁷.

26. À propos de ce concept dans le monde antique, voir Wolfgang Speyer et Ilona Opelt, « *Barbar, 1* », dans Theodor Klauser *et al.* (dir.), *Reallexikon für Antike und Christentum*, Stuttgart, Hiersemann, 2001, Supplement Band I, col. 811-896. Le mot n'était pas nécessairement péjoratif et pouvait désigner tout simplement un étranger non gréco-romain. En effet, ce mot pouvait même suggérer des qualités admirables (voir col. 826, 839, 830 et 831). En ce qui a trait à l'association avec le manque de culture (*silvestris, immanis, incultus*), voir col. 885 et 886 ; pour la comparaison avec les animaux, voir col. 838 et 839. Les philosophes cyniques et stoïques, par contre, ont pris la vie des animaux comme modèle d'une existence naturelle (voir col. 825). Par conséquent, les cyniques adoptaient un style de vie intentionnellement marginal et sauvage pour critiquer la société grecque contemporaine ; leur héros favori était Héraclès, vêtu d'une peau de lion et armé d'une massue. Les idées cyniques sont exprimées dans les dialogues du baron de Lahontan à la fin du XVII^e siècle (*Dialogues ou Entretiens entre un Sauvage et le baron de Lahontan*), qui ont contribué à disséminer la notion de « bon sauvage ». À ce sujet, voir Lahontan. *Cœuvres complètes*, éd. Réal Ouellet, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1990, vol. 2, p. 791-885. Une étude approfondie du concept de « barbare » dans les écrits des Jésuites sur la Nouvelle-France avant Laftau reste à faire. Il serait aussi intéressant de comparer l'usage qu'en font ces Jésuites à propos des Amérindiens à l'usage plus diversifié qu'en fait Bartolomé de las Casas dans son *Apologética historia* de 1551.

27. Sur la question de la fiabilité des descriptions ethnographiques des Jésuites, voir Carole Blackburn, *Harvest of Souls. The Jesuit Missions and Colonialism in North America, 1632-1650*, Montréal/Kingston, McGill/Queen's University Press, 2000, p. 1-18 ; voir aussi Daniel St-Arnaud, *Pierre Millet en Iroquoisie au XVII^e siècle. Le sachem portait la soutane*, Québec, Septentrion, 1998, p. 63-64. De retour en France, Biard s'est retrouvé plongé au cœur des guerres de Religion comme aumônier de l'armée du Marquis de Ragny durant le siège de Montpellier en 1622. Dès lors, pour lui, l'Autre était le Protestant européen, et non l'Amérindien.